

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 23 JUIN 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Nos gravures.—La parole d'un Indien, par Adam Mizare.—La femme canadienne, par Ulric Barthe.—Notes et impressions.—Poésie : Dulcior ! par René Gigo Dutanel.—L'empereur Frédéric III.—Primes du mois de juin.—Usages et coutumes, par Ann Sèph.—Récréations de la famille.—Feuilletons.

GRAVURES : Le nouvel empereur d'Allemagne, Guillaume II, et son fils.—Normandie : Première communion.—Portraits de lord Stanley et de l'empereur Frédéric III.—Gravure du feuilleton

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	• • • • •	\$50
2me "	• • • • •	25
3me "	• • • • •	15
4me "	• • • • •	10
5me "	• • • • •	5
6me "	• • • • •	4
7me "	• • • • •	3
8me "	• • • • •	2
86 Primes, à \$1	• • • • •	86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



N'oubliez toujours ses meilleurs amis.

Où donc avais-je la tête, samedi dernier, quand je vous ai dit qu'il n'y avait plus qu'un maréchal de France, Canrobert ?

Et MacMahon, le duc de Magenta, le héros de Malakof, l'aîné d'un an de son ami Canrobert ! Ce vaillant, que Pélissier admirait en le voyant monter à l'assaut le 8 septembre 1855, et dont il disait avec enthousiasme : « Il est impossible d'être plus beau sous le feu ! »

En vérité, je ne comprends rien à cette étrange distraction qui s'est emparée de moi au point d'oublier un instant un des plus brillants généraux français, et ce qu'il y a de plus incroyable encore dans cet oubli, c'est que j'ai écrit cet *Entre-Nous* le 4 juin, c'est-à-dire le jour anniversaire de la bataille de Magenta, qui a valu à ce héros le titre de duc et le bâton de maréchal de France.

Pardon ! pardon ! il y a encore deux maréchaux bien vivants, le duc de Magenta et Canrobert, et maintenant que j'ai avoué et réparé ma faute, absolvez-moi.

. Les merles en ont été quittes pour la peur.

On a bien insinué qu'ils étaient d'affreux goinfres, des misérables voleurs, se gorgeant de fruits et de grains aux dépens des Canadiens, mais la chose n'a pu être prouvée, et à l'heure qu'il est, si les merles lisent les journaux, ils savent tous que le bill qui devait les condamner à mort a été retiré, et que l'on n'en entendra probablement plus parler de longtemps.

Nos députés ont fait preuve de beaucoup de bon sens en ne voulant pas passer pour des serins, et l'un d'eux a même fait observer, m'a-t-on dit, que tant que les merles seuls voleraient sur les chemins de colonisation, le pays ne s'en porterait pas trop mal.

Les politiciens affirment que cette réflexion est grosse de sous-entendus, mais moi je ne l'ai pas compris.

. Le corps humain est une montre que l'horloger ne peut pas ouvrir pour la réparer. Les médecins y introduisent des instruments bizarrement construits, sans voir ce qu'ils font, et c'est grand miracle s'ils touchent utilement à cette pauvre machine.

C'est ainsi que s'exprimait Napoléon I^{er}, qui n'avait que très peu de confiance dans la médecine et dans les médecins.

Un autre souverain vient de faire la triste expérience de cette vérité, vraie malgré l'opinion des chirurgiens qui réussissent leurs opérations au prix de la vie du patient.

Frédéric III, empereur d'Allemagne, est mort après trois mois et six jours de règne ; trois mois et six jours qu'il a passés gardé à vue par dix médecins qui cherchaient à l'arracher des mains de la mort, et surveillé par le sinistre chancelier de fer qui attendait sans doute avec impatience son dernier soupir.

Un journal de Paris, *l'Indépendant*, s'exprimait ainsi il y a quinze jours :

En dépit de tout son courage—qu'il serait puéril de nier—en dépit des prodiges de dévouement scientifique qui ont fait du Dr McKenzie le plus grand spécialiste de son temps ; en dépit de la lutte vraiment héroïque de la fille de la reine Victoria contre l'affreux destin qui insiste pour faire d'elle une veuve et une impératrice après trois mois de règne qui n'ont été que trois mois de deuil et d'angoisses, Frédéric III est usé, perdu pour l'empire et pour les siens.

« Le plus bel officier » de cette armée qui se croit la plus belle du monde, va aller rejoindre dans le mausolée de Charlottenbourg le vieux despote qui s'y est couché le 9 mars dernier. Après avoir été prince royal, puis impérial, pendant cinquante-six ans, il aura fait ses Cent-Jours sur un double trône d'empereur et de roi, représenté pour lui par un canapé de malade ou par un lit de douleur.

Cet homme à la large carrure, à la stature herculéenne, barbu comme une statue de fleuve, aux mains épaisses et velues, que nous avons vu, le front déjà ridé, promener autour de Paris sa personne alourdie par le développement maladif des lymphes, n'est plus aujourd'hui que l'ombre de lui-même ; demain peut-être, il ne sera plus l'ombre de personne.

Notre générosité naturelle, notre pitié facilement oubliée, avaient trop vite embelli le caractère du malade de San-Remo de toutes les qualités du souverain ami d'une philosophie douce, de la paix et de la science. Nous en avions trop vite fait un Dom Pedro teuton. Il a bien fallu en rabattre, quand nous avons lu sa hautaine et ridicule proclamation aux pays annexés, quand nous l'avons vu poursuivre en Alsace-Lorraine la même politique d'oppression et de persécution à froid et laisser à un Hohenlohe et à un Bismarck carte blanche pour provoquer la France, tout en affirmant au monde civilisé qu'elle seule est la provocatrice...

Et voilà pourquoi, malgré son esprit éclairé et de complexion honnête, Frédéric III, jouet d'une politique qui ne fut jamais la sienne, ira rejoindre mélancoliquement, dans les fro des régions de l'histoire, la tourbe des porte couronnes qui peuplent l'un des cycles du Dante les plus pavés de bonnes intentions.

Aujourd'hui, en effet, tout est fini, Frédéric III n'est plus l'ombre de personne, mais quatre millions d'Alsaciens-Lorrains détestent sa mémoire ; c'est là tout ce qui marque son passage dans l'histoire.

Et comme il a du souffrir, ce malheureux, en voyant Bismarck agir en maître pendant ces trois mois de règne et d'agonie, Bismarck qui rudoyait presque l'impératrice, l'em pêchait de marier sa fille et qui, avec une insolence de soudard ivre, disait, deux jours avant la mort de son souverain : « Si l'empereur ne guérit pas, une régence sera formée aujourd'hui ! »

Aujourd'hui ! un colonel de uhlands mettant son roi en demeure de guérir avant la fin du jour ! et pas un Allemand n'a protesté !

Il y a trois ans, jour pour jour, le 15 juin 1885, le prince Frédéric Charles, cousin de l'empereur qui vient de mourir, rendait le dernier soupir à Klein-Glienicke.

Celui-là ne laisse guère de regrets.

Quand à Frédéric III, tout le monde a admiré son courage devant la mort, et si l'énergie et les qualités de l'homme pouvaient faire oublier sa conduite envers l'Alsace et la Lorraine, il laisserait une réputation sans tache, mais Bismarck ne l'a pas voulu.

. Je vous ai dit quelques mots de notre nouveau gouverneur-général, mais comme j'ai omis de vous donner des renseignements biographiques, je m'empresse de les publier aujourd'hui.

Lord Frédéric-Arthur Stanley, frère du comte Derby, dont il est l'héritier présomptif, est né en 1841. Il a fait ses études à Eaton, et en sortant du collège est entré en 1858 dans les Grenadiers

de la Garde ; nommé lieutenant puis capitaine en 1862, il se retira du service en 1865, quand il fut nommé député à la Chambre des Communes, où il représentait le comté de Preston.



LORD FRÉDÉRIC-ARTHUR STANLEY
Gouverneur-général du Canada

Lord de l'amirauté en 1868, secrétaire du ministre de la guerre de 1874 à 1877, secrétaire du trésor en 1877, secrétaire d'état de la guerre en 1878, puis secrétaire des colonies, lord Stanley a été mêlé à toutes les luttes politiques et les changements de ministères depuis vingt ans.

Il s'est marié en 1864, avec lady Constance, fille aînée du comte de Clarendon.

. Malgré la très proche parenté qui existe entre le gouverneur-général du Canada et le fameux lord Derby, qui donna son nom aux célèbres courses annuelles, il ne faudrait pas en conclure que lord Stanley ne s'occupe que de quadrupèdes ; ce serait une erreur.

Autre temps, autre mœurs !

Lord Derby, père de notre gouverneur, vendit —il y a de cela déjà bien longtemps—les chevaux et les écuries de son aïeul, et dit adieu au sport pour s'occuper de choses plus sérieuses, et c'est ainsi qu'il encouragea beaucoup l'établissement des écoles professionnelles et des bibliothèques en Angleterre, ce qui valait beaucoup mieux que de passer sa vie sur les champs de courses.

Lord Stanley partage aussi ces idées, dit-on, et —si je suis bien renseigné—il a très peu de goût pour le maquignonnage.

Par contre, il aime beaucoup les vieux équipages lourds et massifs, et un journal anglais d'Ottawa ne s'est pas gêné de dire, l'autre jour, que l'arrivée dans la capitale de l'énorme machine qui sert de voiture au gouverneur général, a fait sensation dans la ville.

Il finissait même en s'exprimant d'une manière assez ironique : « On a exprimé des doutes, dit-il, au sujet de la possibilité de pouvoir passer sous les fils télégraphiques sans accocher le valet de pied, mais aucun accident n'est arrivé jusqu'à présent. »

. Pauvre gouverneur ! quelle existence sera la sienne d'ici à quelques semaines, voué qu'il est d'avance au supplice des *adresses* et des poignées de mains !

Pour adoucir sa peine amère et l'avertir de la comédie qui va se jouer et qui est même déjà commencée, je crois devoir l'éclairer humblement sur la véritable nature des sentiments qui vont lui être exprimés en proses diverses.

Tout le monde, mylord, va vous parler de la *loyauté* des Canadiens, de leur attachement profond à la couronne d'Angleterre, etc, etc, mais tout cela n'est que du style officiel, car, au fond du cœur, plus d'un pense que moins on s'occupera de nous de l'autre côté de l'océan, mieux cela vaudra, et que si nous pouvions faire toutes nos affaires nous mêmes, nous n'en serions pas fâchés.